

# À la recherche des fantômes du Saint-Laurent



GASTON DESJARDINS

J'évoque le Saint-Laurent et ses fantômes. L'espace laurentien dont je veux parler n'a rien de cet objet mythique qui symboliserait l'identité et l'appartenance québécoise. Je prends le contre-pied de l'historiographie traditionnelle qui fait remonter le Saint-Laurent comme le fil conducteur d'une généalogie du nous; notre grand fleuve au sang bleu, grandiose métaphore de la noblesse d'un peuple qui s'approprie symboliquement son espace, son pays. Ce n'est pas ce Saint-Laurent de l'amont que j'appelle ici à la mémoire, c'est plutôt celui en aval, celui qui coule vers la mer, vers l'ailleurs et dont les eaux voyageuses n'appartiennent à personne. C'est le Saint-Laurent d'en bas, comme disaient les anciens, celui de l'estuaire et du golfe; le Saint-Laurent de la mer.

Les fantômes ne se réduisent pas non plus à ces formes blafardes ou transparentes qui nous viennent spontanément à l'esprit. Ils se rapportent, plus largement, à des êtres ou à des choses qui hantent la mémoire. Ce peut être des résidus du vécu ancien qui restent accrochés aux lieux, qui semblent imprégner ou s'incruster dans les choses. On peut aussi les reconnaître dans les traces matérielles et immatérielles du vécu dans le paysage maritime; comme un dépôt laissé par le temps, la poussière, la patine. Bref, c'est le gage de la pérennité des lieux, dans le relais des générations, la relation obligée de la vie et de la mort; c'est notre lien affectif avec un passé sacralisé repérable par les traces

de ce qui survit dans nos morts et de ce qui, par les morts, affleure dans nos vies.

Ce texte est une esquisse d'un projet d'écriture beaucoup plus élaboré qui portera sur l'esprit des eaux. À l'approche exploratoire correspond une écriture chercheuse qui expose des idées, des réflexions et des évocations en pointillé. J'aborde l'héritage mythique, la quête des îles du paradis et quelques thèmes de l'imaginaire laurentien. En somme, je vous invite à une petite promenade dans l'imaginaire maritime depuis l'héritage culturel des sociétés anciennes jusqu'aux rives du Saint-Laurent. J'évite délibérément les références trop insistantes à la périodisation ou aux diverses données de l'histoire. Tant qu'à prendre la mer, vaut mieux éprouver le plaisir de s'y perdre un peu.

## Héritage culturel

Entreprendre une généalogie des fantômes du Saint-Laurent nous oblige à établir les grands traits de l'héritage culturel qui, pour une large part, a contribué à les engendrer. En Europe occidentale la mer Méditerranée, comme les mers nordiques, étaient peuplées de dieux, de démons et d'êtres fantastiques; ces mythologies élaborées dans ces sociétés maritimes

ont eu une influence considérable sur notre imaginaire.

Dans les représentations contemporaines, lorsqu'on se dégage des approches scientifiques ou techniques, la mer est le plus souvent évoquée en rapport avec la beauté de la nature, le charme des plages, des promenades et des rêveries maritimes; en somme, tout ce qui stimule le marché du rêve et qu'on retrouve dans les dépliants touristiques d'aujourd'hui. Mais dans les sociétés anciennes, le milieu maritime ramenait plutôt à l'esprit tout un foisonnement d'images répulsives. La mer faisait peur. C'était un espace infernal qui symbolisait l'instabilité, l'inconsistance des choses. Cette représentation fut à peu près généralisée au Moyen Âge, tant dans les discours savants que dans les croyances populaires.

Ces images terrifiantes associées à la mer se conçoivent assez bien. Elles émanent d'abord de réalités manifestes: les phénomènes naturels qui alimentent les sentiments de l'imprévisible, de l'instabilité, du mystère (tempête spontanée et interminable, calme plat angoissant, mouvement mystérieux des marées, extravagances météorologiques); les configurations tourmentées du littoral sans cesse battu par les flots; le sentiment de vulnérabilité, de fragilité face à l'immensité, à l'inconnu; la hantise des monstres marins, des âmes rôdeuses, des esprits maléfiques; la perturbation du corps: mal de mer, ravage du salin et des embruns sur la peau.

Les textes bibliques, références largement dominantes du monde savant du Moyen Âge, ont certainement contribué à entretenir cette peur de la mer. Il faut, à cet égard, rappeler le récit de la création, ce mythe fondateur chrétien qui raconte et institue la mise en ordre du monde. «*Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide; les ténèbres couvraient la face de l'abîme; et l'esprit de Dieu était porté par les eaux*».

Dans ce récit de la Genèse, la mer préexistait à la création du monde. Elle pouvait, dès lors, symboliser le chaos originel, l'instabilité, l'inconstance des choses. Dans la mythologie chrétienne, elle rappelle le danger permanent qui pèse sur la création, celui d'un possible retour au désordre originel. Seul Dieu peut soumettre la mer, lui imposer des limites; mais cette protection divine exige que le peuple veuille bien se soumettre infailliblement à sa loi. Ainsi la mer pouvait-elle manifester l'inachèvement de la création, la fragilité des alliances et de l'ordre naturel initié par Dieu.

Parmi les grandes fresques bibliques, celle du Déluge réitère le plus explicitement ce danger d'un retour au chaos originel. Son souvenir entretient l'angoisse d'une éventuelle vengeance de Dieu. Il rappelle que l'océan ravageur n'est que difficilement contenu dans ses bornes. L'agitation perpétuelle des eaux, le fracas des vagues sur les roches du littoral, l'allure tourmenté et inesthétique du rivage, les rejets putrides de la marée sont souvent présentés, par les théologiens du Moyen Âge, comme autant de vestiges du déluge. Les eaux se sont retirées mais restent menaçantes, un nouveau déluge est toujours possible. Le récit du déluge n'est toutefois pas exclusif à la chrétienté. Il existe de très nombreuses légendes qui témoignent de ce conflit originel entre la terre et l'eau. On y associe souvent la lune et le mouvement mystérieux des marées.

Il ne faudrait certes pas concevoir que cette représentation

horrificante de la mer tient d'une simple fantasmagorie qui n'a pas de rapport avec une réalité matérielle toute quotidienne. La violence de l'époque, la hantise des cataclysmes, le sentiment de vulnérabilité, de la fragilité de la vie lui ont donné prégnance. Ajoutons que le sombre sentiment a sûrement été fort accentué par les nombreux fléaux venus de la mer: invasions, épidémies, pirates, bandits des grèves, guerres maritimes, etc. À côté de ces représentations dominantes de la mer, il



Anse-Pleureuse. Le prêtre détruit «le braillard» (*La Gaspésie, histoire, légendes, ressources, beautés*, Québec, ministère de la Voirie, 1930, p. 109).

faut croire que le quotidien imposait des réalités plus nuancées, plus positives. La mer nourricière, les nécessités du commerce maritime, de la guerre ou des migrations; le sentiment ambivalent de bienfait-menace pour les populations du littoral; tout cela pouvait commander diverses formes d'offrande à la mer ou des rituels protecteurs.

Ainsi, par delà les images terrifiantes héritées d'une culture ancienne, peut-on observer une sorte d'ambivalence chez certaines sociétés du littoral, la mer repousse et attire en même temps. Le légendaire et les divers récits anciens nous montrent que l'océan exerçait une fascination mêlée d'effroi. On y retrouve à la fois l'angoisse et l'attrance de la mort. Comme si les puissances maléfiques qui habitaient la mer donnaient par leur présence même l'indication d'un trésor fabuleux dont elles se faisaient nécessairement les gardiennes.

### À l'ouest le paradis

Chez plusieurs anciennes civilisations maritimes (davantage sans doute en Europe atlantique), l'au-delà, l'autre monde est associé à une île lointaine. Les vieux textes bretons et celtes soutiennent que l'âme des morts voyage vers l'ouest, vers le soleil couchant. Des légendes bretonnes évoquent un long bateau noir qui amène les défunts vers les rivages d'une île ou d'une ville sous-marine. Quiconque s'aventure à suivre cette barque est inexorablement condamné à l'éternité.

### La quête du paradis

Au cours du Moyen Âge se sont développés certains traits d'une cosmologie merveilleuse situant le paradis lui-même quelque part dans l'Atlantique Nord. Les cartes de l'époque, tout comme certains textes érudits, s'appliquaient à donner des indications sur l'emplacement du paradis. Ainsi, dans les représentations du monde élaborées dans ces sociétés, vont surgir toutes sortes d'îles merveilleuses qui se situaient souvent dans le prolongement d'un imaginaire issu de l'antiquité grecque et romaine: les îles Fortunées, Avalon, Arcadie, Brazil, etc. La plupart des récits maritimes anciens évoquent ces îles merveilleuses que des voyageurs auraient vues ou entrevues. Ces paradis insulaires prenaient des allures variées correspondant à des visions singulières

du bonheur de l'époque: nourriture abondante sans travail, paix, sécurité, santé, jeunesse, amour; en somme tout ce qui aurait pu combler le manque, la quête d'un ailleurs meilleur où d'un paradis perdu.

Il existe une multitude d'épopées merveilleuses où des navigateurs, sous l'impulsion de trop grands désirs, d'une quête d'absolu, se lancèrent à la recherche des îles du paradis. À cet égard le récit de la navigation de Saint Brendan, ce moine irlandais du VI<sup>e</sup> siècle qui erra pendant sept ans sur l'Atlantique Nord, constitue le prototype le plus achevé. Les pérégrinations de Saint Brendan et de ses 17 compagnons permirent d'aborder de nombreuses îles plus ou moins hospitalières tout en affrontant de multiples périls. Entreprendre une telle aventure en mer, si on veut bien se laisser porter par les récits légendaires de l'époque, c'était non seulement défier la mort, c'était se voir précipité dans l'univers d'horreur et de répulsion associé à la mer. Les héros défiaient les forces maléfiques de l'au-delà. Il fallait se projeter soi-même dans une sorte d'univers parallèle, se désincarner, sortir de sa matérialité, pour se lancer dans une quête spirituelle et mystique. On comprendra qu'à l'époque, l'imaginaire et le réel n'apparaissaient pas toujours sous des représentations dissociés: croyances religieuses et païennes, superstitions, manifestations de l'au-delà étaient très fortement imbriquées dans la vie quotidienne.

### *Territoire mythique*

Dans notre héritage culturel, l'île est longtemps demeurée le territoire mythique par excellence. Les îles paradisiaques (comme les îles désertes propices aux diverses formes d'exclusion sociale, d'enfer ou de prison) ont toujours constitué un des grands thèmes de l'imaginaire marin et conséquemment de la littérature maritime. Dans les cartes du XVI<sup>e</sup> siècle, comme dans l'esprit des navigateurs, on retrouve encore de nombreuses représentations de ces îles mythiques. Dans les récits de voyage des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, une multitude d'îles

nouvellement découvertes ont été décrites avec enthousiasme comme autant de paradis terrestres. Christophe Colomb lui-même a plus d'une fois eu le sentiment de découvrir l'Éden. Cela tient, bien sûr, aux croyances des navigateurs de l'époque, au mythe de la délivrance s'opposant à la condition humaine misérable. Il est certain que les circonstances de navigation éprouvante pour les équipages pouvaient prédisposer à un tel délire. L'île devenait souvent le lieu d'un



Rose Latulippe «C'était le Malin en personne» (*La Gaspésie, histoire, légendes, ressources, beautés, op. cit.*, p. 122).

apaisement temporaire des souffrances: de l'eau et de la nourriture fraîche, la stabilité, la terre. À cette réalité des voyageurs de l'époque pouvait correspondre les îles de la littérature. Celles de l'Utopie de Thomas Moore (1516), celle de Gulliver et des Liliputiens (Jonathan Swift 1726), de Robinson Crusoé (Daniel De Foe 1719) et plus tard, celles de Robert Louis Stevenson, de Jules Verne et combien

d'autres; sans parler du grand mythe des îles polynésiennes du XVIII<sup>e</sup> siècle que les récits de Cook et de Bougainville ont bien su dévoiler.

### *Des îles d'entrée*

Pour nous rapprocher du Saint-Laurent, on pourrait présenter deux évocations de ces îles imaginaires. La première apparaît sous la plume de Rabelais et la seconde nous vient de Marguerite de Navarre. Les deux se situent dans le prolongement imaginaire des voyages de Jacques Cartier.

Celle de Rabelais nous est donnée dans le livre de Pentagruel publié en 1552. Les personnages du récit abordent des îles qui s'apparentent à celles déjà observées par Cartier. L'auteur y décrit une série d'îles habitées par des personnages fabuleux faisant écho à son esprit satirique: démons, bossus, peuple sans nez, oiseaux cléricaux, criards et bavards, etc. Le trait le plus singulier chez Rabelais c'est sans doute, pour nous, sa perception de la froidure de ce qu'il appelle le pays de Haulte-mer: il y fait si froid que le cris des hommes, les pleurs, le hennissement des chevaux gèlent en plein air, et retombent sur le sol. Si bien que pour le vérifier, on peut en prendre à pleine main comme des dragées de toutes les couleurs.

L'autre récit, relaté par Marguerite de Navarre dans L'heptaméron (1558), nous amène sur l'île des Démons ou de la Demoiselle. Ce toponyme île des Démons se réfère à une croyance selon laquelle, dans les premiers temps des découvertes, aurait régné, sur des îles inhospitalières du golfe Saint-Laurent, un peuple inquiétant de Démons. Ces esprits malins rendaient insupportable tout séjour prolongé sur ces terres. (Les cartes de Jean Alfonse et de André Thevet, élaborées au XVI<sup>e</sup> siècle, font mention de ces îles.)

L'histoire rapportée par Marguerite de Navarre nous ramène au voyage du Sieur de Roberval en 1542-1543. La nièce du célèbre voyageur avait eu l'audace et le malheur de s'engager dans une idylle peu convenable avec un des marins de l'expédition. Ces amours inconvenantes avaient justifié,

aux yeux de son oncle, un châtement des plus sévères. Elle fut débarquée sur un rocher désert (l'île aux Démons) avec son amant et sa vieille servante. Après la mort de ceux-ci, puis de l'enfant né de cet amour illégitime, la brave Marguerite dut lutter seule contre les force naturelles et surnaturelles qui l'assaillaient sans relâche, pour finir par être recueillie, quelques années plus tard, par une expédition qui la ramena en France. Dans différentes versions du légendaire québécois, le dénouement prend souvent une tournure plus tragique: personne ne viendra chercher Marguerite. Tout le long du Saint-Laurent, de nombreuses histoires le mentionnent: le vent, les cris des oiseaux et des bêtes de mer ramènent en mémoire les échos de cette lointaine idylle. Bien des rochers du littoral auront leur pleureuse. Les toponymes de Madeleine ou de L'Anse-Pleureuse en ont gravé le souvenir.

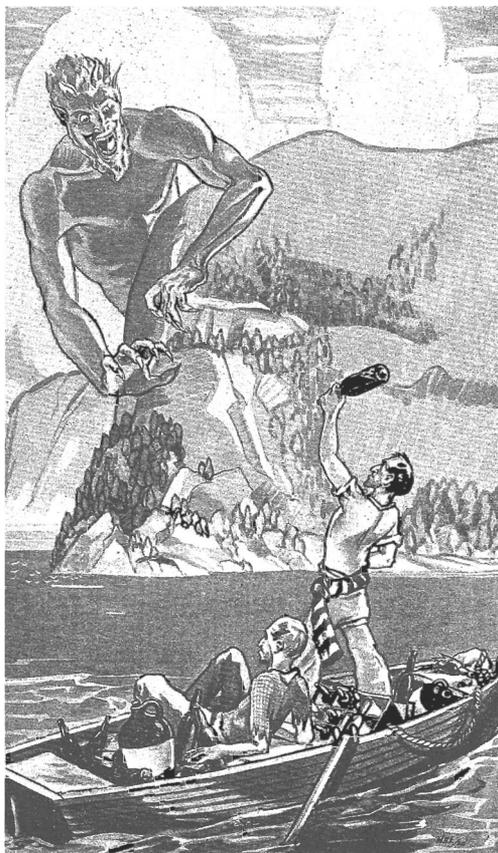
### Le Saint-Laurent

Dans l'historiographie québécoise traditionnelle, lorsqu'on évoque l'avènement du pays, on se réfère surtout à la conquête du territoire, à l'enracinement, à l'emprise du sol. L'histoire du Québec est restée fortement marquée par la représentation d'un processus de colonisation-expansion. Dans cet esprit, l'espace maritime est apparu un peu comme l'antithèse de l'agriculture. La mer se percevait comme l'envers du pays, de l'enracinement, de la stabilité. On pouvait garder le sentiment que, symboliquement, la terre était tournée vers le réel, le matériel, l'ordre, alors que la mer, elle, prenait le partie de l'irréel, de l'instabilité.

### L'errance

Les premiers contacts des explorateurs avec le littoral du golfe et de l'estuaire laurentien se sont plutôt fait sous le signe de l'errance. On s'attarde aux portes du Saint-Laurent. Cette hésitation originelle présage un peu de la destinée de cet espace maritime: l'établissement d'un pays de

mer avant que de terre. Un pays sans intérieur, bordé d'ombrageux rivages. Pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle, pour les gens de mer venus de l'Europe atlantique, ce littoral maritime, c'est l'ailleurs, c'est le non-pays de la pêche saisonnière, comme une excroissance inusitée, une terre de passage, d'errance, peu propice à l'enracinement. Ainsi, des premiers explorateurs jusqu'aux missionnaires du XVII<sup>e</sup> siècle, le sentiment général à l'égard du paysage de l'estuaire, surtout



Un défi à Satan (La Gaspésie, histoire, légendes, ressources, beautés, op. cit., p. 169).

de la côte nord gaspésienne, n'invitera guère non plus à la contemplation bucolique. «Pays de misérable contrée; affreuses montagnes, pierreuses, froides et sans profit». Ces descriptions assez peu avantageuses des premiers temps, n'étaient pas très éloignées de l'image symbolique des terres de Caïn.

En somme, un bien vilain pays, brut, sauvage et rébarbatif, à l'image souvent de ses indigènes. L'imaginaire

des Béothuks, Naskapis, Micmacs, Montagnais, Malécites avait déjà fortement imprégné les lieux par la toponymie ou par des esprits multiples. Gougou, Matsi, Outikou, Kokotche, tous ces êtres fantastiques régnaient en maîtres des lieux et s'en arrogeaient la garde. Il ne nous reste que bien peu d'échos de ces premiers fantômes qui furent chassés à la manière de souverains déchus. Les premiers habitants, les anciens migrants indigènes assistaient perplexes à l'avènement du contre-pays, à l'incarnation par trop réelle de leurs anciennes forces maléfiques.

Mais avec le temps des communautés locales vont peu à peu s'établir sur le littoral. Ces nouveaux habitants développèrent graduellement des rapports particuliers à l'espace maritime. La vie quotidienne en sera affectée diversement. Les populations gaspésiennes du XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple, entretenaient des relations très intimes avec la mer. Sur la frange maritime de la péninsule, de petites localités, marquées par des rapports d'exploitation souvent très rudes, ont pu développer une vie sociale et culturelle aux traits caractéristiques.

### Mourir en mer

À cette époque, les Gaspésiens n'avaient sans doute pas développé un rapport contemplatif à la mer. L'appréciation esthétique du paysage et du pittoresque gaspésien sera davantage le fait des premiers touristes, ou de voyageurs en quête d'exotisme. Pour les pionniers de l'époque, le milieu maritime c'était d'abord le travail, et souvent la misère. La mer est incertaine, brutale.

Tout le légendaire, les récits et les plaintes nombreuses de l'époque en témoignent. On évoque le gros temps, les humeurs d'écume, de rage. Triste mer, sombre mer. Combien de pêcheurs n'en sont pas revenus. La mort à l'époque était très intimement liée au quotidien, comme une fatalité oppressante qui hantait l'imaginaire. Quand on vit comme ça entre terre et mer, quand on sait plus très bien si nos

racines sont de terre ou de mer, on ne peut pas s'étonner; il en sera de nos morts comme il en fut de nos vies, partagées entre la terre et l'eau.

Pourtant la mort en mer était un signe néfaste. Il ne faisait pas bon de se voir livrer aux eaux maléfiques, de mourir loin de sa communauté, loin de la terre consacrée. Après l'immersion, il ne reste pas de croix, pas de repère, pas de mémoire, mais un mort à part, sans attache, sans appartenance, abandonné à l'errance éternelle des profondeurs, un fantôme. D'où, peut-être, les apparitions multiples de barques et de bateaux peu rassurants; d'où l'angoisse persistante des pêcheurs d'être assaillis par les âmes errantes de tous ces marins noyés. À la menace inexorable d'une mort en mer, correspondent les angoisses de la famille en attente, dans l'incertitude liée aux intempéries ou aux fruits de la pêche. Au bout de l'attente, chaque retour apparaît un peu comme une victoire sur le temps et l'espace de la mer.

#### *Des traces dans le paysage*

La Gaspésie du XIX<sup>e</sup> siècle prend l'allure d'un grand bateau. On se bâtit une maison un peu comme on jette une ancre, pour essayer d'arracher à la terre une partie de nos vies, nos survies. On s'accroche aux falaises âprement, têtu, tenace. Les nouveaux arrivants en viennent à faire corps avec leur milieu, à se fondre à leur environnement. Ainsi ont-ils pu développer une sensibilité toute particulière à l'espace et au temps, un type de sociabilité qui découle de la configuration et de l'arrangement des lieux. Plusieurs anciens villages de pêche de la côte nord gaspésienne en restent encore fortement marqués par ce vécu originel: Capucins, Cap-Chat, Tourelle, La Marthe et bien d'autres. Quiconque veut bien porter attention à l'aspect général de ces villages pourra encore retrouver, même si elles s'effacent rapidement, des traces abondantes d'un mode de vie ancien. Car le travail et les manières d'être ont laissé leurs empreintes: des agglomérations resserrées autour d'un quai,

le plus souvent démolí ou enseveli sous des grosses pierres industrielles, des terres en friche, des maisons anciennes, des cabanes et des granges plus ou moins à l'abandon. Il reste bien peu de choses des nombreux emplacements de pêche saisonnière. On y voyait naguère des îlots de cabanes sombres et rapiécées autour desquelles étaient suspendus des filets, des cordages, des hameçons dans l'encombrement des tombereaux et des divers objets d'utilité courante, avec les odeurs, les



La Gou-Gou (La Gaspésie, histoire, légendes, ressources, beautés, op. cit., p. 189).

rires et toute l'intensité du quotidien estival d'antan. Il était facile de sentir le contraste des saisons. En été, tout s'animait comme si la vie s'échauffait; l'air était saturé et collant des odeurs de morue. L'hiver, le temps apparaissait figé, engourdi; la vie s'étirait à la manière des ombres dans la neige sous le soleil trop bas.

Ainsi, de nombreux villages nord-gaspésiens sont-ils remplis de fantômes. L'observateur curieux et attentif en surprendra peut-être à

Ruisseau-à-Rebours: une longue suite de petites maisons sur une terrasse dénudée d'à peine 500 mètres de largeur. Aux maigres possibilités de l'activité agricole répond une forme caractéristique de grange en modèle réduit. L'ensemble produit un effet singulier. Les établissements sont très étroitement liés à la mer. On dirait que les maisons hésitent entre terre et mer. Elles prennent parfois l'allure de bateaux en rade, maisons de mer plus que de terre. Toujours une large vue sur la mer avec son bleu intense et frissonnant; toujours exposées au salin, aux grands vents et à l'air cru du large. Il n'y a pas d'arbre et les ondulations du foin haut sous le vent apparaissent un peu comme le prolongement des flots. Même dans le cimetière, par l'arrangement hétéroclite des monuments, les morts anciens comme les plus récents veulent témoigner, avec une vigueur étonnante, des différentes époques de la vie et de la mort.

#### *Le légendaire*

Toute la culture maritime de l'estuaire laurentien était, au XIX<sup>e</sup> siècle, très imprégnée de catholicisme. Le légendaire comme les nombreux rituels, les croyances et les superstitions s'en sont trouvés fortement marqués. Pour éloigner le mauvais sort, les marins-pêcheurs pouvaient s'en remettre à Dieu, à Marie, à Sainte-Anne, aux esprits, aux anges et même au Diable. En mer tous sont superstitieux; on ne peut siffler, ni blasphémer... si possible. Le pêcheur pouvait apporter son chapelet, des images pieuses et du rhum... Par mauvais temps, on a recours au signe de croix et à l'invocation de quelques saints protecteurs de circonstance.

Sur le littoral de l'estuaire à l'époque, l'enracinement est difficile, fragile et tourmenté. Toute une série de légendes relatent cette instabilité originelle. La légende de la chasse aux loups-marins, à Trois-Pistoles, nous donne un exemple des plus explicites. Tous les Bas-Laurentiens connaissent cette histoire dramatique des pêcheurs

de loups-marins emportés par les glaces en dérive à la veille de Noël 1839. L'intervention miraculeuse du curé de l'époque aurait permis d'éviter l'horreur. Véritable mythe de fondation de la communauté locale, on peut lire dans ce récit la fragilité des origines, le danger de la discorde et la légitimation de l'ordre, en l'occurrence incarné par le pouvoir religieux. Les communautés du littoral de l'estuaire et du golfe Saint-Laurent regorgent de légendes évoquant des naufrages, des bateaux fantômes, des géants malfaisants, des esprits de grèves, des bêtes pétrifiées et combien d'autres personnages fabuleux.

### **Mais encore?**

Toutes ces évocations restent incomplètes. Il s'agit, je l'ai dit, d'une démarche exploratoire, d'un appel à une approche différente de l'habituelle histoire fonctionnelle et institutionnelle. Je cherche une histoire de l'intérieur, une histoire qui rejoindrait le passé en empruntant les regards, les sentiments, les sensations, en éprouvant les angoisses et les plaisirs de ceux et celles qui l'ont vécue. Bref, ce n'est pas une histoire d'objet ou d'objectivité mais une histoire de sujet et de subjectivité. C'est une relation passé/présent qui ferait appel à l'affectif, une histoire du désir et de la rêverie partagés.

### **Lectures suggérées**

CORBIN, Alain. **Le territoire du vide**. Paris, Flammarion, 1988.  
CABATOUS, Alain. **Le ciel dans la mer**. Paris, Fayard, 1990.  
LACROIX, Benoit. **Folklore de la mer et religion**. Ottawa, Leméac, 1980.